



Quelle est la part du maître ? Quelle est part de la l'enfant ?

Parce que Snyders et Garaudy ont soulevé, à l'encontre de notre pédagogie moderne, le faux argument du « culte de la spontanéité » dont, d'ailleurs, on chercherait en vain une démonstration dans leurs affirmations plafonnantes, un jeune camarade s'inquiète de la « puérité de nos textes libres où l'anecdote tient trop de place ». Il serait mieux, sans doute, que de 4 à 14 ans, les fils du peuple ignorent l'âge béni de la joyeuse enfance pour accéder à un langage abstrait qui est pour le scientifique, le vêtement correct de la Science avec un grand S, car, il va sans dire « qu'il n'y a de science que dans le général ». Il serait « beaucoup plus éducatif pour l'enfant prolétarien, de vivre franchement dans les luttes prolétariennes... il faudrait rayer d'un trait de plume la majorité des histoires de chiens, de chats, d'animaux divers et les fausses peurs, les petites joies, les incidents insignifiants qui masquent les duretés de la vie du peuple. »

C'est dire, si nous comprenons bien que, par à priorisme, il nous faut partir à la recherche systématique des textes lutte de classe, en écartant « les données subjectives » qui, de l'avis du camarade, « faussent le problème social ».

On a toujours l'illusion de détenir la vérité quand on traite le problème de loin, oh ! de très loin ! et qu'on a à sa disposition la formule dogmatique valable pour tous les cas. Mais l'homme de simple bon sens sait qu'il est dangereux d'affirmer en dehors de l'analyse des faits. Il n'y a pas, en haut une Vérité révélée qui oriente la vie; il y a en bas des problèmes à résoudre et qui seront résolus, grâce à une théorie vivante qui est la science de l'expérience, aidant à comprendre les faits actuels, à faire naître entre eux « l'intelligence de la liaison interne des événements en cours ». Pour nous, éducateurs du peuple, les « événements en cours » c'est la vie scolaire quotidienne dans les multiples problèmes que pose la réalité de l'éducation populaire. Le premier de nos devoirs est donc d'entrer dans les détails de cette réalité et de travailler avec les données qu'elle nous apporte.

Et quelles sont ces données ? N'anticipons pas sur le plan général des idées que nous aimerions voir formuler, nous adultes, mais simplement, prêtons l'oreille aux récits oraux de nos tout petits et soyons attentifs aux textes libres de leurs aînés. Nous voici en plein dans ce que le jeune camarade nomme

« les valeurs subjectives », c'est-à-dire dans l'expression même de ce que Politzer appelle « le drame » (1) et qui est une manière totale d'engager son être charnel et moral dans l'aventure de la vie. Feuilletons nos journaux scolaires et constatons qu'il est exact que sur ce plan dramatique, les chiens, les chats, les animaux, les petits incidents qui tissent la vie journalière de l'enfant, ont une large place. Bonne ou mauvaise, c'est la une donnée qui fait partie de l'univers enfantin et il nous appartient d'en faire un point de départ vers une compréhension plus profonde de l'enfant et, si possible, vers un enrichissement de sa personnalité.

Allons-nous ainsi vers un appauvrissement de la pensée enfantine, vers une sous-culture qui ne cadrerait plus avec les nobles destins de l'homme ? Ce n'est, une fois encore, que par l'analyse des faits que nous le saurons et l'analyse des faits nous fait d'abord une obligation de partir de ces textes incriminés que, par anticipation, des censeurs ex-cathedra, déclarent corps de délit. Voici, à l'aube de l'expression enfantine, l'une des formes les plus dépouillées du drame vécu :

« J'ai un petit chien Mirka.

Je lui donne un süssucré et je lui dis

— Petit coquin, dis-moi merci !

Et il me fait merci avec sa patte et sa queue...

Jeannette S., 5 ans.

Laissons sourire les esprits « forts ». Pour-suivons notre glane centrée spécialement sur ces pauvres chiens dont on voudrait nous dire qu'ils sont par leur infatigable amitié l'un des dangers de notre éducation moderne. Si je trouvais place ici pour vous ouvrir tout grand « le livre des chiens » écrit par la tendresse enfantine, je vous ferais comprendre, camarades, l'étonnante grandeur de l'âme des bêtes et l'insondable amitié de l'enfant :

« Mon papa m'a dit :

— Je vais tuer Faraud, il a encore étranglé un lapin ! »

Et j'ai tremblé de peur.

J'ai dit : « Quel lapin il a tué ? »

— La mère rousse qui allait faire les petits.

A l'école, je pensais toujours à Faraud. J'avais peur de ne plus le revoir. A quatre heures, je suis venu en courant à la maison.

(1) POLITZER : *La crise de la psychologie contemporaine*. (Ed. Sociales, Paris.)

Faraud n'était pas là. Alors, je me suis mis à pleurer.

Maman est venue.

— Pourquoi tu pleures ?

— Faraud !.. Faraud !.. on a tué Faraud !..

— Mais non, il est parti au bois avec ton père. Il va rentrer bientôt.

Quand Faraud est rentré, il est vite venu contre moi, il me caressait de sa langue, il me disait :

— Vois-tu, je suis vivant, je ne tuerai plus de lapins. Je veux rester avec toi ! toujours avec toi ! »

Jacques R., 10 ans.

Il arrive, certes, qu'un enfant de 11 ans reste à un stade péjoratif qui justifie les inquiétudes de l'éducateur.

« Ma chienne s'appelle Bellone. Elle est noire avec les pattes blanches. Elle est très gentille avec moi. Elle garde le troupeau avec mon frère. Le soir, quand elle rentre, elle mange sa soupe goulûment car elle a très faim. La nuit, elle aboie aux passants et garde la maison. J'aime beaucoup ma chienne Bellone. »

Louis R., 11 ans.

Nous savons, en effet, qu'un danger permanent menace le primaire : La vérité trop simple appauvrit la pensée, suscite le piétinement. « La tradition dramatique, dit Politzer, présente tous les défauts de l'empirisme primitif ». Et c'est exact. Le texte de Louis R., est sans perspectives, car le Maître n'a point su donner vie à une sincérité encore enclose dans l'œuf. La part du Maître consistait ici à briser la coquille des limitations de la forme, à susciter, les détails dramatiques traducteurs d'émotion discursive. Notre souci permanent au cours de nos longues années de construction pédagogique a été toujours de faire dépasser à l'enfant l'état nécessaire de spontanéité, pour aboutir à ces valeurs de dépassement qui donnent vie et pérennité à l'émotion et à la pensée. Toute l'histoire de la C.E.L. relatée dans « Naissance d'une pédagogie populaire (1) » est le témoignage de cet effort permanent qui amplifie les données quotidiennes, les organique, les hiérarchise, les oriente vers une science qui est la **pratique expérimentale** et vers une littérature, un art qui sont la forme même d'un **humanisme** soucieux de renaissances continuelles et qui, toujours, suscite le **nouveau**.

Voici une manière neuve, intime de nous parler du chien qui n'est pas seulement un témoignage, mais encore une promesse qui, déjà inclut la culture.

« Dès que je décrochais mon bâton de bergère, que je passais ma besace à l'épaule, Laooura s'agitait. Et quand le troupeau sortait, grain à grain, de l'étable, une inquiétude joyeuse la gagnait, la projetait aux quatre coins de ce

courant floconneux, toujours coulant d'une rive à l'autre du chemin, toujours grésillant de ses milliers de pattes...

Là-haut, dans la paix des alpages, une sérénité la gagnait, adoucissait son âme vive sans cesse aux aguets. Sous la broussaille herbeuse de ses longs poils tombants, son regard de braise scrutait l'horizon, parcourait la ligne assouplie des vallonnements et là, tout proche, ses prunelles se posaient sur moi, me pénétraient d'une sérénité idéale que je recevais comme la récompense de ma vaillance de bergère. Jamais la vie ne m'a autant donné que cette silencieuse amitié de bête. »

Emilienne C., 15 ans.

Toute science de l'homme commence avec les premiers balbutiements de l'enfant. Elle n'a, à l'origine, d'autres données que celles de la vie quotidienne où les chiens, les chats, les êtres familiers, les clairs-obscur de la vie prolétarienne tissent la toile de fond des personnalités en partance. Et dans cette personnalité, rien ne nous est indifférent, camarade, et le meilleur d'entre nous sera toujours celui qui saura sentir le mieux comment l'enfant prend possession du monde, car c'est de là, d'abord qu'il faut partir.

(à suivre.)

Elise FREINET.

MISE EN GARDE

Un certain Léopold Monier, garagiste à Mondragon, a constitué à lui seul une Ligue d'Action laïque, au nom de laquelle il a publié et diffusé à travers la France un projet de Réforme de l'Enseignement.

Il s'est truvé que ce Monier, avec qui je n'ai jamais été personnellement en relations, a eu son neveu à notre école, et qu'il en a eu satisfaction, ce qui l'a sans doute incité à mêler mon nom, le nom de notre Ecole et même un « Dit de Mathieu » à ses élucubrations.

Voici d'ailleurs quelques extraits de la lettre que j'ai adressée à Monier à réception de son projet. Il en résulte que nous ne saurions avoir aucune responsabilité du fait d'agissements que nous avons spontanément réprouvés :

« Je ne pourrai pas souscrire à votre projet pour les raisons suivantes :

...La révolution que vous préconisez supposerait qu'on double le nombre des éducateurs et on ne parvient pas seulement à subvenir aux besoins actuels.

...C'est toute l'organisation du travail qu'il faudrait revoir. Mais il s'agit là d'une véritable révolution pédagogique et sociale sans laquelle votre réforme ne serait qu'un danger pour les enfants et les éducateurs...

...Et puis, là où nous ne sommes plus d'accord, c'est sur votre tercio qui attribuerait des subventions à l'Ecole libre... »

C. FREINET.

(1) *Naissance d'une Pédagogie Populaire.* — (Editions C.E.L., Cannes.)